

PAUL VERCHÈRES

La femme possédée du diable



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-050

La femme possédée du diable

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 575 : version 1.0

La femme possédée du diable

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

Première partie

I

Olga releva les longues tresses noires de ses cheveux, en défit le lien, et peigna soigneusement la cascade sombre.

Puis elle les releva sur le haut de la tête.

C'était une coiffure qui lui allait bien, elle le savait.

Comme elle savait tout ce qui pouvait servir à rehausser sa beauté.

Comme elle savait tout...

Elle en avait appris des choses.

La vie avait été une dure école, et la leçon péniblement apprise, chaque jour une connaissance de plus, une expérience à ranger là, pour employer plus tard, quand les temps seraient devenus difficiles.

Mais l'expérience est généreuse.

Alors il y a tout autour de soi, l'appartement luxueux, les fourrures et les bijoux, le but proposé qui est atteint.

— Je suis riche, murmura Olga.

Une bonne richesse pour l'avenir et les vieux jours.

On vieillit, et Olga connaissait sa beauté, savait qu'elle se flétrirait.

Une beauté flétrie ne sert plus. Autant faire servir celle qui ne l'est pas.

Olga regarda autour d'elle, les meubles de prix, au fini satiné et exquis, les tentures valant une petite fortune chacune.

Et puis le tapis pour marcher dessus et enfoncer dedans comme dans une peau d'ours.

L'immense foyer de pierre, dans la chambre même, et le divan vis-à-vis.

Les yeux lui revinrent à la coiffeuse devant laquelle elle était assise.

Autre meuble de prix.

Et dans le grand miroir... le plus beau meuble

de la maison...

– Et le plus utile, pensa Olga en riant...

Elle, Olga. La belle Olga, qui se reflétait dans la glace polie et sans tache.

Grande, mince, poitrine modèle. Un corps souple, sinueux, les jambes longues et élégantes.

On avait dit qu'elles étaient les plus belles jambes du pays...

C'était probablement vrai.

Des yeux profonds, changeants, humides, des lèvres mobiles, capables d'exprimer, par une moue ou une contraction légère, tous les sentiments, fussent-ils les plus beaux et les plus purs.

L'ovale du visage était parfait. Et le teint chaud et bronzé.

La femme reflétée par le miroir était d'une beauté supérieure...

Et on la savait, du premier coup d'œil, une femme intelligente.

« Voilà ce que j'ai par-dessus tout, pensa

Olga, je suis intelligente, et j'ai des muscles obéissants. »

Obéissants quand il s'agissait de rendre la courbe des lèvres pure et ingénue.

Obéissants quand il s'agissait de paraître la femme fatale que certains hommes préféraient.

Obéissants quand il s'agissait de donner... de donner toujours les illusions nécessaires.

Raoul avait crié, à genoux devant la femme Olga :

— Tu le sais que je t'adore. Tu le sais que sans toi je ne suis rien. Tu sais que si je réussis et si je réussirai, c'est parce que tu as été l'inspiration...

Et il s'était relevé.

— Cette pièce, la dernière, elle atteindra les sommets. Mais c'est à cause de toi...

Et Olga avait hoché la tête.

— Si j'ai pu t'inspirer, tant mieux. Je n'aurai été que moi-même avec toi. Sans plus.

Le lendemain, ils marchaient sur la rue des grands magasins.

Et ils entrèrent dans une bijouterie célèbre.

– Je veux que tu connaisses ma gratitude et mon amour, Olga.

Elle avait résisté, juste ce qu'il faut pour qu'il ne se doute de rien.

– Vois ce diamant, dit Olga, c'est le rêve de toute ma vie. Et je t'aime tellement, Raoul, que je n'accepterais jamais un tel cadeau. J'ai trop à cœur ton succès, et je ne voudrais rien t'enlever... rien gâcher pour toi...

Il sourit.

– Combien vaut cette pierre ?

– Non, Raoul. Je ne le permettrais pas. Donne-moi, puisque tu l'exiges, un colifichet quelconque, une petite chose peu dispendieuse, mais ne me donne rien qui soit un sacrifice financier pour toi. Tu as les mois à venir, et tu auras besoin de tout...

– Combien vaut cette pierre ?

Le commis avait souri.

Raoul sortait de la misère. L'année

précédente, il était pauvre.

Il en avait encore les allures.

Le commis sourit en ayant l'air d'exprimer que « cette pierre » valait trois fois ce que Raoul ne pourrait jamais payer...

— Douze mille, monsieur.

Raoul avait acheté la pierre, payant séance tenante...

Il n'avait pas voulu entendre les protestations d'Olga.

Puis, rendue chez elle, elle avait mis la pierre avec les autres, dans le petit coffre-fort.

Mentalement, elle compta.

« Douze mille, cinq mille, trois mille, sept mille, neuf mille... Trente-six mille... Dans un an... »

Dans un an, elle aurait atteint au but, cinquante mille. De quoi constituer dans l'immeuble ou autrement, une bonne rente, et vivre ensuite en paix dans quelque petit village, ou petite ville.

On parlerait de la belle Olga, en cet endroit.
Elle serait le point de mire.

Et jamais on ne se douterait de ce qu'elle avait été auparavant.

Puis Raoul fit un fiasco de sa pièce, et perdit tout ce qu'il avait.

Ce fut la débandade, et il vint se réfugier chez Olga.

Mais elle était froide, distante...

— Olga, qu'y a-t-il ? Je suis venu chercher de la consolation ici. Et je te trouve lointaine, comme froide... Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle sourit.

— Pauvre Raoul. Pauvre naïf Raoul.

Il la regardait sans comprendre.

Elle était devant la table de toilette, comme ce soir...

— Va-t-en, dit-elle, va-t-en ! Tu me fatigues, et d'ailleurs, j'attends quelqu'un...

Elle soupira, regardant attentivement ses

ongles. Elle venait d'y appliquer un vernis rouge brillant.

— Va-t-en, dit-elle en montrant la porte...

— Mais, qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'y a-t-il ?
Qu'est-ce que j'ai ?

Elle le regarda, puis d'une voix douce, mélodieuse, une voix qui n'était pas faite pour faire le mal qu'elle faisait, elle murmura...

— Tu n'as rien, voilà ce qu'il y a ! Tu es pauvre... Adieu, Raoul...

Il mit du temps à comprendre.

Il mit un temps infini à saisir ce qu'elle voulait insinuer...

Il avait la bouche grande comme ça.

Et le regard interrogateur....

— Qu'est-ce que... ?

— Tu es pauvre maintenant, Raoul...

Il comprit.

Il y a des gens qui encaissent les mauvaises nouvelles en reculant, en portant la main au cœur,

en pâlissant.

D'autres viennent à un cheveu de perdre connaissance.

Mais Raoul ne fit rien de tout ça. Le jeune écrivain s'avança de quelques pas.

Une haine terrible lui envahit le visage.

Olga regarda la mort en face.

Les mains de Raoul se tordaient...

Il n'arrivait pas à dire les mots qui se pressaient à ses lèvres.

Puis, quand il parla, ce furent des mots hachés, pressés, débités d'une voix rauque.

— Ainsi, je reçois mon congé. Je suis pauvre, maintenant, je suis pauvre et sans utilité. Les bijoux que je ne puis acheter comptent tout de même, hein, Olga ?

Il bavait.

— Alors j'ai mon congé. Que je t'aime sincèrement, profondément, n'a plus rien à voir avec nous. J'ai mon congé... Mais prends garde, Olga, prends garde !... Il y a des vengeances qui

sont terribles...

Puis il vira les talons et sortit.

Olga se regardait dans le miroir.

Elle regardait ses cheveux de jais.

Elle regardait cette beauté qui fascinait tant les hommes et lui procurait, à elle, justement le confort, la sécurité pour l'avenir dont elle avait besoin.

Elle avait été pauvre, elle ne l'était plus.

Elle avait été une vulgaire petite danseuse sans grand talent, elle ne l'était plus.

Finie l'insécurité.

Fini le mauvais temps des mauvais jours sans pain.

Des hommes ? Raoul ? Les autres ?

Bah !...

Et elle riait doucement.

II

Elle se regarda longuement dans la glace.

Elle se regarda et en son esprit couraient des mots sans suite...

« Je suis intelligente. Voilà ma force... je suis intelligente... je suis plus intelligente qu'eux tous... C'est mon intelligence qui est ma force... »

Une répétition constante du même thème.

Puis elle se souvint des yeux de Raoul, de la phrase menaçante, des trois pas faits vers elle.

Et comme ce souvenir lui revenait, elle entendit quelques pas dans le hall d'entrée...

Et elle eut un sursaut de frayeur, une angoisse au creux de l'estomac.

Raoul était sorti sans refermer la porte, probablement, et c'était lui qui revenait.

Lui, ou un autre.

Deux coups à la porte.

Deux coups discrets, mais qui furent comme un tonnerre.

— Qui est là ? cria Olga. .

Une voix que son oreille n'arriva pas à placer, dit :

— C'est moi.

— Mais qui ?

— Guy.

Elle eut un long silence.

Devant le miroir, elle devint soudain pâle comme la mort.

Ses traits se tirèrent.

Guy Verchères. L'ex-gentleman-cambrioleur, mais en même temps l'homme le plus intelligent qu'elle eut jamais connu.

Il ouvrit la porte.

— J'étais jeune alors, murmura-t-il, j'étais jeune, mais j'ai vieilli.

Il s'était tenu dans l'embrasure et il l'avait

regardée longuement, la détaillant, ne laissant passer inaperçu aucun trait, aucun détail.

Puis il avait murmuré la phrase plus haut.

« J'étais jeune alors... »

Olga, la main à sa gorge, ne répondit pas.

Il fit deux pas, et elle s'émerveilla, comme jadis, elle s'émerveillait, de la solidité de ce corps fin et élégant, mais grand et solide d'épaule.

— Qu'est-ce que tu veux, Guy ? demanda-t-elle.

Il marcha vers une chaise, l'enjamba, s'assit dessus comme à cheval, en s'appuyant les bras sur le dossier, et le menton sur les bras.

— Je te regarde, dit-il, et je cherche à retrouver quelque chose qui serait resté... Une flamme, une étincelle chez moi ou chez toi... J'avais toujours cru bon m'imaginer que chez toi il y avait du regret de tes actes... Je vois par tes yeux qu'il n'y en a pas...

Il se releva un peu, prit une cigarette à même un paquet sur la table de toilette.

Olga, revenue à elle-même et maintenant calme et froide, dit :

– Il y a dix ans.

– Dix ans, c'est long. À se souvenir d'une saloperie c'est long, surtout quand on n'oublie pas.

Elle se regardait dans la glace, elle retouchait ses cheveux...

– Tu es encore aussi belle qu'avant, dit Guy, aussi belle, mais durcie. Ton profil est plus dur, tes yeux, et ta bouche. J'aurais moins confiance en toi, cette fois-ci.

Elle sourit.

Un sourire charmeur.

De la sorte qu'elle arborait sur commande.

– Peut-être est-ce toi qui as durci, Guy !... Tu vois mieux ce que tu ne voyais pas auparavant.

Elle eut un haussement d'épaules.

– J'étais telle que je suis. Moins expérimentée, mais j'étais telle que je suis. J'ai peu changé.

Il sourit à son tour.

– C'est bien probable... Moi, j'étais jeune, je croyais en toi. Quand je n'ai plus eu un sou, tu m'as laissé tomber...

– Et qu'as-tu fait alors ?

Il fit un geste de la main.

– La question est idiote, tu le sais. Je suis devenu Guy Verchères.

Olga était songeuse.

– Oui, et aujourd'hui, tu es riche...

– Oui, mais beaucoup plus intelligent... Et c'est tel que je le disais. Il y a la question de l'étincelle. Il n'y en a plus. Je croyais qu'il en resterait, mais il n'en reste plus.

Il se leva, marcha vers la coiffeuse, s'appuya, la cuisse contre le rebord.

Il était au-dessus de la belle Olga, et de biais avec elle.

Il avait son parfum à pleines narines, et il voyait mieux la beauté de cette femme.

– Je suis entré en croyant avoir un choc, ou un regret, ou un sursaut vers toi. Je n'ai rien eu de

tout ça. Je te regarde et je ne retrouve rien de ce qui était autrefois.

Guy Verchères se mit à marcher.

Il se promenait de long en large de la pièce.

Il allait d'un mur à l'autre...

— Je me souviens que ces temps-là, tu étais à mes yeux une petite ingénue, une petite oie blanche, une pauvre fille échouée dans un monde où elle cadrait, celui des clubs de nuit...

Il ricana.

— Évidemment, je me trompais... Aujourd'hui je le sais, et je le sus dans le temps... Il se moqua.

— Guy chéri... ne m'achète pas ce bijou, il est trop dispendieux, tu as besoin de toutes tes ressources pour l'avenir...

Il éteignit rageusement sa cigarette dans le cendrier...

— Oui, j'avais besoin de toutes mes ressources pour l'avenir. L'héritage laissé par maman, la maison, tout y passa... moi je t'achetais des bijoux... Je crois bien avoir été le premier jalon

de ta carrière...

— Je t'en suis bien reconnaissante, nargua Olga... Et maintenant que les souvenirs sont dûment rappelés, et que nous avons pu pleurer nos vieilles frasques, qu'est-ce que tu veux ?

— Il se laissa tomber dans le fauteuil recouvert de peluche blanche.

Il se passait la main dans ses cheveux noirs frisés. Beau gars, belle tête d'homme...

— Je viens au sujet de Françoise...

Le sursaut d'Olga fut évident.

— Tu... viens...

Guy riait.

— Je viens au sujet de Françoise et de Bertrand...

— Tiens... ?

— Question d'en avoir le cœur net.

— Qui t'envoie ?

— Françoise...

Elle parut soulagée...

– Un moment je craignais que ce ne fut Bertrand...

– Tu peux te rassurer, la vache à lait continue à être à ta disposition...

Olga sourit légèrement. Puis elle fit une grimace...

– Tu as des mots, franchement !...

– Eh, quoi, ça t'offusque, le vrai mot, le vrai terme ?

Elle ne répondit pas.

Au bout d'un moment, elle manifesta de l'impatience...

– J'attends quelqu'un, je ne voudrais pas qu'il te trouve ici... Qu'est-ce que tu as à me dire ?

– Françoise demande de laisser son mari tranquille.

– Bertrand ?

– Oui.

Olga rit aux éclats.

– C'est tout ?

- C'est tout.
- C'est idiot. Une femme t'envoie me dire de laisser son mari tranquille !
- Oui.
- Et elle s'attend que de cette façon tout va s'aplanir ?
- Quelque chose comme ça, oui...
- Pourquoi te choisir, toi ? Deviens-tu de ce genre d'homme qui loue de semblables services aux clientes éplorées ?
- Je suis du côté du droit et de la justice...

Olga ricana :

- C'est nouveau !...
- Peut-être. Mais je me suis repris. Je faisais une vie de bandit. Et je me suis repris. C'était une vie de bandit de luxe, d'escroc international, de sorte d'Arsène Lupin moderne, mais c'était tout de même une vie de bandit. Et je me suis dit que tu ne valais pas la peine que je reste un bandit toute ma vie, simplement parce que j'imaginais que c'était le désespoir de t'avoir perdue qui

m'avait mené à ça.

Elle rit de nouveau.

– Voilà ce qui en est... ?

– Oui.

– Alors tu es converti...

– Oui... Et si je viens te voir au sujet de Françoise, c'est que Françoise et Bertrand sont de très vieux amis.

– Ah ?

– J'aurais pu avertir Bertrand de ce que tu étais, mais il a toujours préféré les femmes des autres et les autres femmes à la sienne propre, et j'ai estimé que la leçon lui servirait...

– Et puis ? Comment se fait-il que tu t'en mêles aujourd'hui ?

– Parce que ça va de mal en pis. Il a quitté la maison.

– Je sais.

– Et ce n'est pas ce qu'il faut. Françoise ne mérite pas ça...

Olga se mordit la lèvre...

– Et puis ?

– Il faudrait qu'il revienne...

– Je ne suis pas la gardienne de Bertrand. Il sait ce qu'il fait. Je n'ai pas de ligne de conduite à lui dicter.

Guy ne se fâcha pas.

Il envisageait Olga d'un regard égal.

– C'est dommage, dit-il.

– C'est dommage ? Comment ça ?

– C'est dommage que je vienne déranger tes plans justement comme ils étaient à porter fruit.

Olga le regarda avec une moue.

– Évidemment... et voilà pourquoi je ne suis pas très prête à changer mes plans.

– Non ?

– Non.

– Évidemment, comme tu dis... Mais Françoise serait prête à accepter le délicat de ta situation... Elle ne te demande donc pas de laisser

Bertrand tranquille, elle te l'ordonne...

Olga éclata de rire.

– Tu es un excellent messager. Une lettre reçue de Françoise il y a deux semaines me disait en substance les mêmes choses...

Puis Olga pencha sa belle tête, et dit songeusement.

– Je me demande, Guy Verchères, qu'est-ce que tu reçois pour ce travail. Es-tu payé en argent... ou autrement ?

Guy fit trois pas, la main levée...

Olga le brava.

– Frappe, Guy, je sais que tu en es parfaitement capable...

Mais il se retint.

Il rageait entre ses dents...

– Tu joues mauvais jeu, Olga, et il pourrait t'en cuire...

Elle sourit :

– Voilà deux fois que je me fais menacer des

pires choses, ce soir, c'est croire que c'est ma mauvaise journée.

Guy avait repris son calme, il la regardait froidement, avec du franc dégoût dans les yeux.

— Tu veux parler de Raoul, je suppose ?

Elle bondit, se trouva debout devant lui, rageuse, tendue jusqu'au point dangereux.

Elle cria :

— Ainsi, je suis suivie, et par toi encore ! le pire bandit, le pire escroc se mêle de me suivre.

Guy eut un geste de la main, mais ne recula pas d'un pouce.

— Tu peux crier, dit-il, tant que tu voudras. Tes voisins sont absents, je m'en suis assuré. Nous sommes seuls dans la bâtie... Tu peux crier...

Elle eut soudain une panique au fond des yeux.

— Nous sommes seuls... ?

Elle recula jusqu'à sa chaise, s'y laissa tomber...

— Que veux-tu de moi ? dit-elle d'une voix

faible, les yeux tordus, la bouche gagnée...

Mais Guy la toisa de sa hauteur...

– Ne joue pas la femme qui achète son pardon au risque des derniers prestiges de vertu qui lui reste. Le rôle ne te va pas, et je l'ai vu interprété de façon beaucoup plus magistrale par d'autres que toi...

– Alors, parle, si tu as quelque chose à me proposer, parle.

Elle se redressa.

– Je ne comprends pas.

– Tu veux que je laisse tomber Bertrand ?

– Oui.

– J'y perds à ce jeu.

– Je le sais.

– Combien Françoise veut-elle payer ?

– Tiens, tiens, voilà que la panthère découvre ses griffes... Françoise est prête à te compenser, oui...

– Combien ?

– Combien veux-tu ?

– Ce n'est pas à moi à faire le prix...

Guy se mit à rire.

– Voyons, tu tiens l'homme, il te vaut tant. Tu as estimé sa valeur en monnaie courante il y a longtemps.. Françoise t'offre la moitié de ce que tu comptais retirer de lui...

– Pourquoi la moitié ?

– Parce que ça ne vaut que ça...

– Le raisonnement ne se tient pas debout...

Guy marchait de nouveau de long en large...

– Mais oui, affirma-t-il, le raisonnement est au contraire très simple. Pour obtenir plein montant de tes espoirs, il te faudra de la patience, des difficultés. Bertrand est intelligent... tout autant que toi... il en a vu d'autres. Si la proie est belle, elle est moins facile à mettre aux abois...

Olga inclina la tête.

– J'admets son intelligence.

– D'autre part, en cédant le pas immédiatement, tu n'as pas à soutirer à Bertrand

le montant que tu veux obtenir, et tu n'as pas non plus les difficultés à prévoir... Tu n'as qu'à lui donner son congé, ce qui est en somme facile.

Guy regarda par terre.

– Tu sais très bien, ajouta-t-il, mieux que quiconque au monde, te débarrasser des gêneurs...

Elle eut un geste des mains.

Les paumes levées au ciel, comme pour indiquer son impuissance...

– L'offre est belle... je devrais l'accepter.

– C'est à ton choix...

– Bertrand est gentil... Je perds beaucoup, en argent et autrement...

– Combien espères-tu recevoir de lui, en tout et partout ?

– Cinquante mille...

– Alors disons vingt-cinq mille reçus de Françoise...

– Comment fera-t-elle ?

– Elle a sa fortune. Bertrand n'en connaît pas le montant...

– C'est cher payé pour un homme comme lui ! dit Olga...

– Peut-être. Mais Françoise est prête à verser ce montant...

– Trente mille, ici, demain soir. Tu seras le messager.

– Soit.

– Des petits billets, s'il-vous-plaît.

– Soit.

Il lui tourna le dos, marcha vers la porte. Mais devant le pêne, il se retourna, la regarda bien dans les yeux, et martela les mots.

– D'ici ce temps-là... prends bien soin de toi-même... vois à ta vie, elle est en danger.

– C'est une menace ?

– C'est un conseil. Il y a Raoul, Françoise, une dizaine d'autres... La mort est écrite ici, en cette chambre... Il vaudrait mieux pour toi que tu puisses effacer l'écriture...

– Et perdre mon avenir ? Ma sécurité ? Mes vieux jours assurés grâce à mes yeux qui sont beaux, mes lèvres qui embrassent bien et mon intelligence qui sait tirer parti des situations.

Elle éclata de rire...

– Allons donc, Guy Verchères, tu n'es pas sérieux... La mort épargne mieux les riches... Et je suis riche...

Guy ouvrit la porte, sortit en claquant le pêne...

Il n'avait pas encore enlevé ses gants...

Puis il entendit une course, et la porte de la chambre d'Olga s'ouvrit.

– Guy, dit-elle, Guy, ne sors pas tout de suite, réponds à une question...

Il vit qu'elle tenait un revolver à la main...

Une petite bête d'acier à la gueule dangereuse...

– Guy, as-tu gardé tes gants pâles à cause des empreintes digitales que tu aurais pu laisser ?

Elle ricana et tira.

La balle vint se placer dans la boiserie, à côté de Guy, avant même qu'il n'ait pu faire un geste.

— J'ai tiré là, dans la boiserie, dit-elle, et j'aurais pu tirer ailleurs, mais je ne l'ai pas fait... Je voulais que tu saches que je suis difficile à tuer. Je sais me défendre.

Puis Guy sortit cette fois, dans le hall de la maison, dehors, vers l'air pur et la nuit belle.

Il tordait ses mains gantées.

Au fond de lui-même il y avait une rage montante, une rage terrible, une chose énorme qui lui faisait voir rouge.

Il marcha longuement à travers la ville, semblant se ramasser du courage pour faire ce qu'il avait à faire...

Et dans d'autres rues, mais non loin de Guy, un autre homme marchait aussi, en se tordant les mains gantées de pâle, ne sachant plus ce qu'il devait faire aussi.

Raoul, désespéré, enragé, terrible dans son dépit, dont il ne parvenait pas à réaliser la profondeur, cherchait lui aussi la façon dont il

pourrait se venger...

Et dans la chambre luxueuse, là-bas, une femme, jeune et belle, enlevait son maquillage, graduellement, couche après couche, révélant une femme beaucoup moins belle qu'on ne l'aurait cru.

Et elle riait doucement, pensant à Raoul, et à Guy, et à Bertrand qui était le prochain à baiser la poussière...

Pensant à tous les autres, donateurs de bijoux, contributeurs à la fortune d'Olga l'aventurière...

III

Sur la table de toilette, au bout, il y avait un téléphone dont l'appareil de couleur ivoire se mariait avec le décor de la chambre.

L'appareil sonna.

Olga répondit.

Elle était décoiffée, démaquillée... Il ne lui restait plus grand-chose de la beauté de tout à l'heure.

– Allô ?

– Olga ?

– Oui.

– Tu sais qui parle ?

– Je serais idiote si je ne le savais pas.

Elle avait ri doucement, au creux de la gorge... Un rire qui sonna étrangement démoniaque dans la pièce...

- Je veux te voir...
 - Encore ?
 - Il faut que je te voie... .
 - Ah ? Et pourquoi ?
 - Laisse-moi dix minutes de ton temps, c'est peu... Dix minutes simplement...
 - Tu as changé de ton...
 - Peut-être, mais il me faut dix minutes...
Veux-tu ?
 - Soit, viens...
 - Je suis en bas, devant ta maison, je peux y être dans deux minutes...
 - Très bien.
- Elle raccrocha, un sourire aux lèvres...
- Et devant sa glace, elle remarqua...
- Ils sont tous semblables... D'abord c'est de la hauteur, du dédain, puis ensuite c'est l'humilité... Je les ferai tous ramper devant moi... Personne ne me tiendra tête...
- Puis elle murmura.

– Je n'ai d'ordre à recevoir de personne.

Puis la porte d'avant s'ouvrait, et Olga entendait des pas rapides...

La porte de la chambre s'ouvrit...

Olga vit une main gantée de pâle...

– Bonsoir, entre...

Les pas étaient plus incertains, maintenant, et la voix moins sûre...

– Il fallait que je te voie, Olga, la situation ne peut plus durer...

– Non, ça se comprend... Je ne tiens pas à ce qu'elle dure non plus...

Olga regardait les gants...

– Des mains gantées, dit-elle... j'ai toujours eu horreur des mains gantées.

La voix se fit railleuse...

– On ne les voit pas... et il y a tant qui est révélé par les mains... Alors quand les mains sont gantées, on voit moins les réactions... on saisit moins les états d'âme...

– Probable, dit Olga, indifférente...

Elle tira la boîte de cigarettes à elle, en offrit une...

– Non, merci, j'ai besoin de mes deux mains...

Olga regarda étrangement les deux mains, encore les deux mains...

Et à cause peut-être d'un effet de lumière, les deux mains gantées de pâle sur le tissu sombre, jointes ensemble, et de telle façon, qu'elle crut comme tout à coup deviner une tête de mort, un rictus funèbre devant elle, et elle eut une exclamation...

Elle eut une exclamation et porta la main à sa gorge...

Mais un ricanement gai la rassura.

– Je rêvais dit-elle, je rêvais... je me souvenais...

– Tu rêvais à la mort, Olga ?

Olga mit ses mains sur la table de toilette, paumes sur bois.

Les jointures étaient blanches tant elle

appuyait fort.

— Non, cria-t-elle, non, je ne rêvais pas à la mort...

Mais les deux mains gantées firent un geste, et Olga ne vit pas le geste.

Quand elle le vit, il était trop tard.

Les deux mains gantées étaient autour de sa gorge et serraient.

Elle avait poussé un horrible et rauque râlement quand les mains avaient empoigné.

Mais maintenant, le râle n'était qu'un petit gémississement qui se tut lui aussi.

Et elle bleuit, et ses yeux devinrent grands comme la mort qu'elle voyait face à face maintenant.

Elle égratigna et déchira, en essayant d'enlever cet étau autour de sa gorge, mais ses yeux moururent, puis ses bras, et finalement ses jambes.

Et les mains tinrent encore quelques minutes avant de lâcher.

Quand elles lâchèrent, Olga tomba comme une guenille sur le parquet.

Une guenille qui s'entassa en plis pas très harmonieux.

Comme un tas.

Puis les mains gantées s'essuyèrent, et la MORT partit, emportant le souvenir et la preuve, l'identification et les indices...

Il ne restait plus rien qu'Olga, l'odeur de la mort, et la sorte de tension dans l'air.

Dehors, et devant la maison, une voiture arrêta et des couples descendirent, riant gaiement, ne se doutant pas qu'à cent pieds d'eux se trouvait le cadavre d'Olga la belle.

Et ils entrèrent dans la maison.

Les voisins d'en bas qui revenaient de leur veillée.

Mais ils ne virent sortir personne, ne se doutèrent de rien, ne surent rien.

Olga reposait en paix.

Elle avait défié la mort... la mort n'aime pas à

être défiée...

Et voilà qu'elle n'était plus rien, et que demain, un autre jour, on porterait ce reste de rien en terre, et il pourrirait, et Olga serait oubliée.

Les bijoux dormaient dans le coffre-fort...

À quoi donc servaient-ils, si bien cachés dans le coffre-fort ?

Deuxième partie

I

Théo Belœil jeta un rapide coup d'œil au cadavre.

— La mort remonte à hier soir, dit-il, voilà le rapport du médecin-examinateur.

Le sergent Plouffe regardait la femme inerte, les cheveux noirs lui cachant la figure...

— Mort par strangulation, continua Belœil, et allez donc trouver comment, et par qui cette mort...

Il alluma son cigare.

— Tu as questionné tout le monde dans l'appartement ?

— Oui, dit le sergent Plouffe.

— On ne sait rien ?

— On ne sait rien. On n'a rien vu, rien entendu... et il n'y a pas d'empreintes.

– Reste, dit Belœil, la petite histoire de la femme. Mademoiselle est connue de quelqu'un... elle a des amis, des ennemis. Sachons découvrir ses amis et ses ennemis...

Il railla.

– Tu vois, Plouffe, j'en suis à donner les éléments mêmes de la détection criminelle... Grands dieux ! Quels autres moyens existeraient de mettre la main sur les auteurs de ce méfait ?

Puis il alla s'asseoir devant la table de toilette, juste au-dessus du cadavre...

– Qu'as-tu fait en ce sens, Plouffe ?

– Je sais bien des choses...

Plouffe sortit un calepin...

– Vous voulez l'historique ? Il est long. La coquine avait bien des aventures...

Belœil fit un geste de la tête...

– Je me fous des détails... D'abord, quelle sorte de femme ? La sorte que je crois ?

– Elle vivait aux dépends des petits amis, oui.

– Bon. Un point d'acquis. Donc, autant

d'ennemis qu'elle avait d'amoureux éconduits....

– Tout juste.

– Chacun est un suspect. Pour vivre, il lui en fallait beaucoup, chacun faisant sa part, et quand il n'en avait plus... pfffft ! on élimine le cher ami.... Correct ?

– Correct...

– Alors, combien en tout ?

– J'ai fait un relevé de tous les maîtres d'hôtel de la ville, des clubs, etc... J'ai finalement mis la main sur un amoureux éconduit... Incidemment, il a un alibi parfait...

– Bon...

– Et ce monsieur m'a donné ce qu'il croit être la liste assez complète de tous les amants passés et présents de la belle dame...

– Comment peut-il en être certain ?

– D'abord parce qu'il habite en face et peut surveiller les allées et venues de chacun. Ensuite parce qu'il est journaliste, fraie dans les mêmes cercles que la défunte Olga...

- Je vois.
- Il prétend donc avoir suivi la « carrière » de la jeune fille assez assidûment...
- Pourquoi ?
- Il a été candide...
- Tiens, tiens...
- Il prétend qu'il cherchait un défaut dans l'armure. Il se disait qu'Olga viendrait à commettre une bévue, faire une bêtise... alors il en profiterait...
- Profiterait pour quoi faire ?
- Je vous dis qu'il avait été candide... Il aurait voulu reprendre avec elle...
- Hein ?
- Oui... Il est fou, mais qu'y faire ?
Belœil riait...
- Ne riez pas, inspecteur, nous arrivons au pire...
- Que veux-tu dire ?
- J'ai obtenu un historique assez complet, je

vous le répète... Notre homme semble en savoir long... Il a nommé deux noms...

– Qui ?

– Trois noms même... Vous allez voir...

D'abord Raoul Seigneurs, qui est un auteur...

– Je le connais...

– Il vient d'être déposé par la belle Olga...

– Quand ?

– Ces jours-ci.

– Et puis ?

– Il a proféré des menaces. Ce soir, il est parti du club Francesca en disant qu'il allait régler ses comptes avec la belle fille...

– Il est dans l'antichambre... Je l'ai ramassé comme témoin important.

– Bon.

– Il y a aussi Bertrand Gaudin... Il est l'amant présent de la belle femme...

– Aucun mobile, donc ?

– Non, mais sa femme ?

– Oui, il y aurait ça...

Plouffe avait l'air d'un homme qui s'en va à l'échafaud...

– Le reste est moins plaisant.

– Mais dis-le donc, chameau, voilà dix minutes que tu essaies de le dire...

– Sa femme a demandé l'intercession de Guy Verchères, pour qu'il essaie de détourner Olga du beau Bertrand...

– Et puis ?

– Voilà que Guy, monsieur Belœil, Guy est pas si blanc que tout ça dans cette affaire...

– Ah ?

– C'est votre ami, et je sais que vous l'estimez beaucoup, mais il a tout de même débuté dans le crime, au temps où il était escroc, à cause d'Olga...

– Quoi ?

– C'est ce que j'ai dit... Et vous savez comment il hait cette période de sa vie...

Belœil était songeur...

– Et puis ?

– On a vu Guy qui entrait dans l'appartement ce soir...

Belœil se leva, très pâle...

– Est-il ici ?

– Oui. Raoul Seigneurs, Guy Verchères, et Françoise Gaudin, l'épouse de Bertrand Gaudin.

Belœil eut un geste vague.

– Faites-les entrer.

– Tous les trois ?

– Oui.

Le sergent Plouffe sortit dans le hall.

Quelques secondes plus tard, le trio, mené par Guy Verchères, entrait dans la pièce.

Guy regarda le cadavre par terre avec un sourire dédaigneux.

– J'avais dit qu'elle finirait ainsi... Bonjour Belœil, matinal ce matin ?

Belœil regarda son ami...

– Tu comprends que je puisse avoir l'air

soucieux, Guy, avec cette affaire ?

Mais à ce moment, des drôles de bruits se firent entendre derrière eux.

Ils se retournèrent.

Raoul Seigneurs était malade.

Il avait regardé le cadavre, et il semblait malade.

En plus, il sanglotait désespérément.

Seule Françoise Gaudin gardait un grand calme.

Il y avait de la haine dans ses yeux quand elle regardait le cadavre.

Belœil l'observait.

— Vous haïssez cette femme, dit-il à Françoise...

Elle eut un sourire de mépris.

— Vous voudriez peut-être que je l'aime ?

Belœil baissa la tête.

— Non, je suppose...

Il alla s'asseoir dans le fauteuil.

Guy, Françoise et Raoul, dans l'ordre nommé étaient rangés devant lui.

— Je suis au courant de vos histoires, dit-il. Je n'ai pas les détails, mais ce sont les mêmes qui se reproduisent d'un crime passionnel à l'autre. Rien n'est moins varié que ces genres d'affaires-là. Les crimes sont toujours semblables et le mobile diffère très peu d'une fois à l'autre. Les circonstances précédant le crime, le roman lui-même, le petit roman sordide est toujours le même.

Il pencha la tête en avant, récita presque :

— L'homme qui aime une autre femme que la sienne, ou croit l'aimer. Comme dans le cas de Raoul Seigneurs, dont la charmante femme est une bonne amie de ma fille.

Il soupira.

— Puis le cas de Guy, assez rare, mais tout de même inconnu dans les annales du crime, de l'homme qui doit sa perte morale à une femme, et qui ne le lui pardonne jamais.

Belœil regarda Françoise.

— Puis la jeune femme, moins belle que la rivale, qui ferait tout pour garder son beau mâle de mari auprès d'elle.

Françoise ricana.

— Me croyez-vous la force physique et le courage moral d'assassiner quelqu'un, même cette Olga ?

Belœil hocha la tête.

— Elle a été étranglée, les marques sont profondes, et puis l'assassin était puissant.

Il regarda Raoul.

— Voilà pourquoi j'ai presque envie d'éliminer Raoul Seigneurs dès le début... Avez-vous des alibis ?

— Aucun, dit Raoul.

— Et moi encore moins, dit Guy.

— Où étiez-vous, durant que le crime était commis, hier soir vers onze heures ?

— Je marchais, dit Raoul.

— Où ?

- Dans les alentours d'ici.
- Pourquoi ?
- J'étais enragé. J'aurais pu la tuer...
- Et vous ne l'avez pas tuée ?
- Non, et je le regrette.

Belœil soupira de nouveau.

- Et toi, Guy ?
- Je marchais aussi.
- Où ?
- Dans les alentours.
- Même chose que Raoul ?
- Oui. Excepté que j'aime beaucoup mieux voir Olga assassinée par un autre que moi.
- Mais vois-tu, dit Belœil, elle a peut-être été assassinée par toi...

Guy se mit à rire.

- Es-tu sérieux, Belœil ? Me croirais-tu capable d'un crime ?
- Ce que tu ne sembles pas comprendre, Guy, c'est que tu avais un mobile, un puissant mobile.

Tu as, de plus, la force physique nécessaire pour commettre le crime...

– Ah ?

– Et tu es le seul...

– Comment, le seul ?

– Voici trois suspects, dit Belœil. Chacun aurait pu commettre le crime... Mais toi seul avais la force physique pour le faire...

– Et puis ?

– Alors, tu comprends ? Il ne saurait plus être question pour moi d'amitié...

– Je ne te demande rien...

– Tu es mon ami, mais si tu as tué, je devrai t'incarcérer...

– Je te dis que je ne te demande rien,

– C'est une peine, mais nécessaire...

Guy Verchères se mordit les lèvres.

Il se rendait compte que l'impasse était critique.

Les circonstances étaient contre lui.

Il joua un atout...

– Raoul aurait pu tuer... La rage décuple la force...

– Pour un coup, répondit Belœil, pour un coup, oui, mais pas pour soutenir l'effort. Supposons, par exemple, que Raoul se soit saisi de la femme, aurait-il pu la tenir ?

– Pourquoi pas ?

– Il aurait fait un effort, mais Olga était forte, elle était grande, et Raoul est malingre... Il n'aurait pas pu tenir le coup... Aussi, je l'élimine dès le début.... Un peu comme j'élimine aussi Françoise...

Françoise fit un petit signe de tête.

– Merci, dit-elle. D'ailleurs, je n'aurais certainement pas été capable d'un meurtre... surtout pas un meurtre comme ça...

Guy réfléchissait tout haut...

– Il y a un facteur qu'il ne faut pas oublier... Olga tirait très bien le revolver.

– Oui ?

— Elle avait un revolver dans cette table de toilette...

Belœil marcha vers le meuble, l'ouvrit...

Un automatique le confronta.

— Voici l'arme, dit-il. Elle a été tirée récemment... Un coup seulement.

Il avait ouvert le revolver, il en examinait le barillet, et la chambre des balles.

— Je sais, dit Guy. Mais ce serait trop long à expliquer. Ça n'a d'ailleurs pas d'importance pour ce que j'ai à dire...

Belœil s'était rapproché.

— Si Olga n'a pas sorti l'arme pour se défendre, dit Guy, c'est que le criminel était connu d'elle.

— Oui, dit Belœil. D'ailleurs, on le sait...

— Et si il était connu d'elle, et qu'elle l'a laissé approcher autant, c'était qu'il était inoffensif...

— Oui...

Guy resta longuement silencieux.

Il regarda le cadavre.

Alla même se placer au-dessus.

Puis il regarda la table de toilette, fouilla dans le cendrier...

Puis il se redressa, regarda Belœil bien en face...

— Supposons, dit-il, que je te prouverais l'identité du criminel, que dirais-tu ?

Belœil sourit.

— Tu persistes à dire que ce n'est pas toi ?

— Naturellement.

— Très bien. Fais ta preuve, et nous verrons.

Intéressé, le sergent Plouffe s'était rapproché, lui aussi. Il regardait curieusement Guy Verchères...

Il dit d'une voix contenue...

— Serions-nous tous deux du même avis ? dit-il, hein, monsieur Verchères ?

— Et quel serait ton avis ?

Le sergent Plouffe se pencha à l'oreille de

Verchères, et prononça tout bas un nom qui fit sourire Guy.

— Bravo, dit Guy, touché !... Beau travail, sergent...

— Allons, allons, dit Belœil, nous avons assez perdu de temps. Si tu as une preuve à offrir, je t'écoute, et fais vite...

— Très bien, dit Guy...

Il alla se placer non loin, du cadavre, et commença...

II

Commença donc un réquisitoire terrible.

Une diatribe qui, une fois terminée, pointerait vers un meurtrier.

— Vous croyez donc, dit Guy Verchères que vous pouvez ainsi commettre un meurtre, impunément, m'en accuser, comme c'est le cas, et que je me croiserai les bras ?

Il pointa.

— Regardez ce cadavre, songez aux circonstances, souvenez-vous de certains détails... Vous aurez la réponse à votre question...

Belœil sourit.

— Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire un drame biblique avec la chose. Si tu as des preuves...

Guy montra ses mains.

– Des gants, dit-il, la preuve tient à ça. Je suis encore en tenue de soirée.

– Tu as des gants, dit Belœil. Si c'est une preuve...

– Elle pointe vers moi ? Et Raoul ?

Belœil regarda Raoul.

Raoul était ganté.

– Songez à ceci, dit Guy, songez que le meurtrier était ganté. Je me place au point de vue psychologique. Je pose un principe, et je le prouverai ensuite hors de tout doute.

Il montra Raoul.

– Comme moi, Raoul est vêtu en tenue de soirée, il a des gants. Françoise a des gants. Donc, l'un de nous étant un criminel, le criminel était ganté. C'est un point acquis.

Il souligna la fin de sa phrase avec un geste de la main.

– Prenez-note donc de ce qui est arrivé au sujet des mains. Elles étaient gantées...

Belœil approuva de la tête.

Il ne comprenait pas encore le raisonnement de Guy Verchères, mais il sentait que Guy, acculé devant une accusation de meurtre, se servait de toutes les ressources de sa brillante intelligence pour en sortir...

– Deuxième fait, continua Guy. Olga n'a pas de maquillage.

– Comment le sais-tu, elle a le visage couvert par ses cheveux...

– Je vois son cou.

Il se pencha, releva les cheveux.

– Vous voyez, dit-il, elle a le visage au naturel.

Une exclamation d'horreur échappa de la bouche de Raoul.

Olga avait le visage convulsé, la peau terne, elle était laide...

– Elle est laide ! cria-t-il...

– Elle est laide, oui, dit Guy Verchères. Elle eut toujours un mauvais teint. Mais le maquillage avait sa valeur, et nul homme ne la vit sans

maquillage...

Il fit une pause, regarda Belœil dans les yeux, et Belœil comprit.

– Je dis donc que le meurtrier était ganté et que la victime n'avait pas de maquillage...

– Soit...

– Et je pose de cette façon, deux points importants...

Il prit le cendrier.

– Je n'ai pas fumé ici, dit-il... Toi, Raoul ?

– Je n'ai pas fumé ici non plus.

Verchères prit un mégot de cigarette dans le cendrier.

– Olga éteignait toujours sa cigarette ainsi. Il éleva le mégot pour que tous le voient. Cassé en deux, mégot assez long, tabac qui chutait de l'ouverture béante.

– C'était sa façon. Elle les éteignait longues, et cassait toujours le mégot. Cent personnes le jureront. Elle avait une façon à elle qui était toujours remarquée...

– Celle-ci n'est pas éteinte ainsi, dit Belœil.

– Non dit Guy.

Il prit le mégot en question. Court, écrasé, nerveusement détruit.

Guy se tourna vers Françoise Gaudin.

– Où étiez-vous lorsque cette cigarette se fumait ?

– Chez moi.

– Vous pouvez le prouver ?

– Oui. Ma femme de chambre jurera que j'ai passé la soirée dans ma chambre.

– Sans en sortir ?

– Sans en sortir.

– D'ailleurs, interrompit Belœil, ce serait ridicule. Elle n'aurait pu tuer la femme. Il y a la force qu'il faut avoir pour... ça...

Il relevait de nouveau les cheveux, il montrait la gorge, le cou, les horribles marques de doigts.

Guy haussa les épaules.

– Nous y reviendrons.

Il continua à parler doucement, la voix terne.

– Donc voici Raoul qui erre d'une rue à l'autre, la mort dans le cœur...

– Je ne l'ai pas tuée ! cria Raoul. Je l'aimais trop !

– Même après ce qu'elle a fait ?

– Oui, même après ça !

Guy haussa les épaules.

– Soit donc, tu l'aimais trop...

Il se regarda les mains.

– Étrange tout de même comme la mort au cœur, les désirs de vengeance peuvent être puissants. Moi-même...

– Tu les as eus, ces désirs ? demanda Belœil...

– Je les ai eus, oui...

– Et tu conçois que ça puisse t'incriminer ?

– Oui.

– Alors ?

– Alors il reste que ce n'est pas moi, et ce n'est pas Raoul... Belœil, tu as paru comprendre...

Et c'est tellement simple... Le maquillage, les gants...

– Je comprends, oui... mais reste la force...

– Reste la force, Belœil... Celle-là, elle est l'obstacle... Mais qui sait si même cet obstacle n'en serait pas un... Il faudrait voir.

Guy se leva, marcha vers la femme.

– Françoise, pourquoi as-tu tué Olga ?

Françoise eut un hurlement...

– NON !

Mais il la tenait.

Il lui avait pris les poignets et il la tenait.

– Pourquoi as-tu tué Olga ? Tout s'arrangeait...

– Vingt-cinq mille dollars, Guy !... Tout ne s'arrangeait pas !...

– Alors tu l'as tuée ?

– Non !

– Tu viens de l'admettre.

– Non. J'ai dit que les choses ne s'arrangeaient

pas...

— Mais tu as tué Olga, Françoise, et je puis le prouver...

Elle eut un mouvement brusque, et la poigne de fer de Guy Verchères dut lâcher les poignets de la femme.

Et elle bondit comme une panthère, renversa une chaise, sauta vers la fenêtre.

Calmement, Belœil avait tiré son arme, il pressait la gâchette.

Devant la fenêtre, devant la hauteur du troisième étage qui allait être le suicide et la libération, la femme s'abattit, la jambe fauchée par une balle de gros calibre...

Elle geignait doucement.

Personne autre n'avait bougé.

— Je te voyais la main dans ta poche, dit Guy. Je savais que si elle s'échappait, tu tirerais...

Il montra ses mains.

— Je suis fort, Belœil, je suis très fort, tu le sais. J'ai la puissance de l'acier dans mes doigts,

et elle a réussi à s'échapper. Savais-tu que cette femme est une sportive accomplie, douée d'une force remarquable ?

Belœil fit signe que non.

– Les journaux en parlaient, il y a six ans, dit Guy, elle eut sa photo, et on parla d'elle. C'est ainsi que Bertrand l'a connue.

Il soupira.

– Donc une autre preuve. Et voici que nous avons les mains gantées, le maquillage, la force. Trois preuves.

– Je sais mal la question des mains gantées, dit Belœil.

Le sergent Plouffe sourit.

– Elle est pourtant simple...

Guy regarda le sergent, sourit à son tour...

– C'est simple en effet...

Tout à coup, il bondit sur Belœil, l'empoigna à la gorge...

Instinctivement, Belœil empoigna les mains de Verchères, tenta de se les enlever de la gorge... Il

étouffait... Il râlait.

Puis Verchères lâcha.

– Comprends-tu, Belœil ?

Belœil était rouge, il toussait, il rageait.

– Salaud !... Qu'est-ce que ça veut dire ?

Pourquoi as-tu fait ça ?

– Quelle a été ta réaction, Belœil ?

Belœil le regardait sans comprendre.

– Tu as empoigné mes mains, dit Verchères, et tu as essayé de les enlever. Vois, tu as déchiré mes gants avec tes ongles...

Il enleva ses gants.

Sur les mains, deux balafres sanglantes...

– Comprends-tu, maintenant, Belœil ?

– Oui.

Guy Verchères prit les mains de la morte.

– Regarde sous les ongles, dit-il... Il y avait des brins de coton, du sang, une parcelle de peau humaine...

– Je te dis, Belœil, que si tu regardes la main

de Françoise, tu trouveras des balafres. Une femme ne meurt pas aussi passivement que tu crois. Olga a dû se débattre...

Belœil marcha vers Françoise, la femme gémissant toujours, blessée, affalée par terre, à demi-inconsciente.

Il enleva ses gants.

Elle avait des balafres sur les mains.

Plusieurs égratignures.

– Elle a changé de gants, dit Guy, elle a changé, puis elle a espéré que tout ceci ne serait pas remarqué... Mais j'avais surtout des doutes au sujet du maquillage...

– Je ne comprends pas, moi, dit Belœil, cette histoire de maquillage...

– Parce que tu ne connais pas les femmes, dit Guy.

Il donna une tape sur l'épaule du policier.

– Non, tu ne connais pas les femmes... Surtout Olga. Elle n'aurait jamais reçu un homme sans maquillage sur la figure.

– Non ?

– Non. Olga était ainsi, et la plupart des femmes ne se montreraient pas à des étrangers ou à leurs amants sans une bonne couche de maquillage pour cacher les défauts...

Il montra Raoul.

– Lorsque Raoul a vu le visage démaquillé d'Olga, il a crié : « Elle est laide. » Le cri était instinctif, et ainsi je savais qu'il ne l'avait pas vue sans maquillage. Ce n'était donc pas lui qui avait tué.

Il se frappa la poitrine.

– Moi, j'étais certain de ne pas l'avoir tuée.

Et il étendit les bras.

– Que restait-il ? Françoise... Et quoi de plus logique ?... Françoise était une femme. Et une femme se montre à une autre sans maquillage. Les femmes se comprennent. Donc Olga a reçu Françoise, et Françoise a fait le coup.

Il énuméra sur ses doigts :

– Les gants remplacés et les balafres sur les

main. Le maquillage qu'Olga n'a pas sur le visage... et puis la force, que je vous ai prouvée.

– Reste le mobile, dit le sergent Plouffe.

– Reste le mobile, approuva Verchères... Un mobile puissant. Il n'y avait que deux alternatives pour Françoise, perdre son mari, ou payer vingt-cinq mille dollars...

– C'était passer du mal au pire...

– Absolument. Mais une troisième alternative restait...

Elle observa la maison d'Olga...

– Mais la femme de chambre qui peut prouver la présence de Françoise à la maison toute la veillée ? demanda Belœil.

– Elle est bien payée, elle jurera n'importe quoi... Acceptez ma version, elle a du sens.

– Soit...

– Donc Olga est chez elle, et Françoise le sait. Elle observe les allées et venues. Elle voit entrer Raoul chez Olga, il en sort pas longtemps après...

– C'est juste, dit Raoul.

– Il a l'air d'un homme qui va errer sans but, essayant de maîtriser et sa douleur et sa rage. Puis Guy Verchères, agissant pour elle, Françoise, entre chez Olga.

– C'est toi, ça...

– C'est moi. Donc j'entre, et je ne suis pas très longtemps, et je sors... Françoise est désespérée, tous les moyens sont bons. Même je suis bon à sacrifier. Je suis un ami, mais je ne compte plus... Elle va me jeter moi, ou Raoul, en pâture à la justice. Son raisonnement est simple. L'un de nous deux a pu commettre le meurtre... Elle a un alibi... nous n'en avons pas...

– Elle ne le sait pas.

– Elle le suppose, c'est la chance qu'elle doit prendre...

– Et si... ?

– Je vous dis qu'elle est désespérée, tous les moyens sont bons, et toutes les chances bonnes à prendre.

– Bon...

– Alors elle observe encore un peu, voit que

personne n'entre plus chez Olga, elle va au restaurant, en face, se glisse dans la boîte du téléphone public, appelle Olga...

– Qu'est-ce qui te fait supposer qu'elle a appelé olga ?

– J'avais averti Olga qu'elle jouait avec le feu, et que le jeu devenait de plus en plus risqué.

– Pourquoi ?

Guy baissa la tête.

– Je suis avec les criminels depuis dix ans. Depuis deux ans, je suis devenu une espèce de détective. Je sais lire dans les yeux des assassins. J'avais vu, dans les yeux de Françoise le soir même, et dans les yeux de Raoul, la lueur sinistre... Ces deux personnes étaient prêtes à tuer... Surtout Françoise, dont la froide détermination m'effrayait... J'ai averti Olga.

– Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

– Elle a ri... Il était dans sa nature de braver le danger, mais je voyais au fond de ses yeux qu'elle avait peur...

– Et alors ?

– Alors je suis certain qu'elle a verrouillé sa porte, qu'elle n'a pas laissé entrer n'importe qui.... Françoise a donc téléphoné...

– Et pourquoi Olga l'aurait-elle reçue ?

– Pour vingt-cinq mille dollars, vous ne l'auriez pas reçue, vous ? Surtout depuis que j'avais promis, au nom de Françoise, que ce serait trente mille, pour régler la question ?

Belœil hocha la tête...

– C'est plein de bon sens.

– Donc Françoise sait que la partie est belle. Elle n'a pas été vue...

– Excepté au restaurant...

– C'est négligeable. Elle a été une des cent personnes à entrer là... Elle n'a que téléphoné, le risque était minime...

– Et puis ?

– Elle est venue ici, elle a étranglé Olga...

– Mais pourquoi Olga n'a-t-elle pas tiré ?

– Cela fut dit. Elle est venue ici, et Olga la connaissait. Nous en avons la preuve à cause du

maquillage... Et parce qu'elle la connaissait, qu'elle ne se doutait jamais qu'une femme essaierait de l'étrangler, elle a laissé approcher Françoise...

Il se dirigea vers la forme inerte de Françoise...

Belœil et Raoul, puis le sergent Plouffe le suivirent.

— Je veux savoir une chose, dit Guy, comment as-tu pu approcher tes mains de la gorge de la belle Olga sans que celle-ci ne se doute de ce qui allait se passer ?

Françoise ouvrit des yeux perdus dans la douleur...

— Je l'ai tuée, dit-elle, c'est moi qui l'ai tuée, elle ne méritait que ça. Je l'ai étranglée...

— Nous le savons, dit Guy.

— J'ai mis mes mains autour de sa gorge et j'ai serré...

— Nous le savons... Mais nous voulons savoir pourquoi elle ne s'est pas douté que tu la tuerais... ?

– Elle avait de beaux pendants d'oreille, j'ai fait mine de les examiner...

– Le geste était féminin et normal...

– Alors elle n'a pas pu se défendre...

Françoise essaya de se relever, mais un cri de douleur lui échappa.

On lui aida, elle fut assise contre le mur, la tête dodelinante.

Sa voix était plus ferme.

– Vous me comprenez, dit-elle, vous me comprenez, il fallait que je la tue...

Verchères approuva de la tête.

– C'est simple à comprendre... Il y a l'acte qu'il faut punir, maintenant...

– Je sais, dit Françoise, je sais que c'est ainsi et que ça doit rester ainsi. J'ai tué, je serai tuée à mon tour... Œil pour œil... la loi du talion...

– Est-ce que ce que j'ai dit est vrai ?

– Oui.

– Tu as payé ta femme de chambre pour avoir

un alibi ?

– Oui.

– Tu as épié la maison d'Olga ?

– Oui.

– Tu croyais rejeter le blâme du crime sur Raoul ou sur moi ?

– Oui.

– Et tu as téléphoné à Olga ? C'est ainsi qu'elle t'a reçue, qu'elle savait qui elle recevait, et qu'elle est restée sans maquillage ?

– Oui.

– Voilà, dit Guy, voilà la preuve, et voilà le crime...

– C'est une belle déduction, dit le sergent Plouffe.

– C'est surtout la connaissance des femmes et de leurs pensées, dit Guy. Je savais depuis quelques jours que Françoise serait un danger pour Olga. Voilà pourquoi j'ai accepté de faire l'émissaire et de venir faire des offres à Olga.

– Mais pourquoi donc ? demanda Belœil.

Aimais-tu encore Olga ?

Verchères se pencha la tête...

– Elle fut mon premier amour... Je l'ai toujours aimée... Jamais il ne m'arriva d'être épris comme en ce temps...

Belœil eut un sourire railleur...

– Même après ce qu'elle a fait ?... N'est-ce pas ce que tu demandais à Raoul ?

– Même après ça, dit Guy. Il y a parfois chez une femme quelque chose qui est plus profond que son caractère... Chez Olga, il y avait du bon. Mais elle était volontaire, elle cherchait ses fins. Olga était cruelle, mais c'était par dessein.

– Elle t'a fait mal...

– Elle a fait que je suis devenu un bandit, mais je savais une chose que même Olga ne savait pas.

– Quoi ?

– Olga m'aimait vraiment.

– Et elle ne le savait pas ?

– C'était mal dit. Elle le savait. Mais elle refoulait son amour. Elle l'a refoulé, mais pas si

bien que je ne m'aperçoive pas... Le soir qu'elle me donna son congé, j'ai senti qu'elle souffrait aussi, peut-être autant que moi...

Il avait un rictus au coin des lèvres.

– Plus tard, lorsque je devins riche et célèbre, elle tenta de me revoir, de se rapprocher de moi. Un soir, j'avais reçu une lettre d'elle. Et dans cette lettre elle me disait carrément qu'elle me reprendrait, que nous nous épouserions et que nous irions demeurer quelque part, loin de tous, à vivre en paix.

– Et tu as refusé ?

– N'auriez-vous pas fait la même chose ? Elle était Olga, et je ne pouvais oublier sa vie et la saleté de sa conscience... Même si je l'aimais, et si je savais qu'elle m'aimait, je ne pouvais oublier tous les hommes dans sa vie...

– Et ce soir ?

– J'ai voulu la protéger. Je ne voulais pas qu'elle meure, et je savais, par intuition, que ses heures étaient comptées...

Il fit un geste...

– Voyez-vous, avant d'entrer, j'avais deviné la silhouette de Françoise qui épiait la maison....

– Et tu n'as rien fait ?

– Je ne pouvais rien faire. Françoise avait droit à sa vengeance. J'ai fait en sorte que mon Olga se prépare au pire... Elle a choisi de se laisser étrangler comme un agneau... Moi, je ne pouvais faire plus sans être injuste envers moi-même et envers tous ceux qui avaient souffert à cause d'Olga... Il valait beaucoup mieux qu'elle meure... Même si cela est une souffrance pour moi...

Il sortit rapidement de la chambre, le visage ému, les yeux humides...

Cet ouvrage est le 575^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.